

suis tout entier à votre disposition, j'ai cru vous être utile en dirigeant les recherches ; mais s'il vous convient d'agir autrement, faites absolument comme vous l'entendrez.

Chamoiseau se confondit en remerciements, et prenant directement l'initiative de la poursuite :

—M'est avis,—commença-t-il,—qu'il faut que je m'oriente... Le paroissien a dû grimper jusqu'à une fenêtre du premier étage. Faut donc ressortir et remarquer la fenêtre... et alors, revenir dans le château à la chambre comme qui dirait du numéro correspondant.

Ce qui fut aussitôt fait.

Le comte Stroganof accompagnait le brigadier et l'intendant sortirent du château.

Les gardes étaient toujours à leur poste, formant un cordon de surveillance autour du manoir. Ils n'avaient rien vu...

La nuit était sombre, le château apparaissait comme une haute masse grise, la base piquée de lumières semblables à de grosses étoiles, le sommet perdu dans l'ombre sans une lueur aux fenêtres.

—C'est là qu'il a dû grimper, fit Chamoiseau, après une légère hésitation.

Le comte eut un mouvement de surprise.

—C'est un cabinet de toilette, il donne dans une chambre à coucher. Et cela m'étonne d'autant plus que la fenêtre de ce cabinet devait être fermée... Néanmoins, pour plus de sûreté, nous allons visiter ces deux pièces.

La visite ne donna aucun résultat.

Le brigadier commençait à être terriblement de mauvaise humeur.

—Et cette porte ci, où donne-t-elle ? demanda-t-il, en soulevant une lourde draperie.

—C'est ma chambre... Je m'y trouvais lorsque vous êtes venu me demander à opérer votre visite domiciliaire. Néanmoins, par surcroît de précautions vous allez visiter ces pièces avec moi... Cependant, je vous ferai remarquer que si l'on avait forcé la fenêtre du cabinet de toilette et la porte de la chambre voisine de la mienne, j'aurais certainement entendu quelque chose.

Pas content Chamoiseau, Frémion non plus... Tous les deux trouvaient que cette poursuite qui leur avait donné tant de peine filait un mauvais coton.

On monta de nouveau au premier étage.

En pénétrant dans la chambre du comte un bahut Renaissance en thuya moucheté, encadré dans de merveilleuses sculptures d'ébène, frappait les regards.

Ce meuble était énorme, et faisait face à un lit de milieu du même style.

La chambre voisine, celle de la comtesse. le cabinet de toilette y attenant, furent visités avec la plus consciencieuse des minuties.

Le "paroissien," comme disait le brigadier, ne s'y voyait point et n'y avait laissé nulle trace.

En désespoir de cause, on revint dans la chambre du comte.

Frémion avait regardé sous le lit, Chamoiseau derrière les tentures.

Rien ! Toujours rien !...

—Ce n'est pourtant pas sensément un volatile, —fit le brigadier de plus en plus vexé.

Et désignant le meuble faisant face au lit de milieu :

—Il nous reste plus à visiter que cette armoire.

C'est ainsi que fort irrévérencieusement Chamoiseau appelait l'incomparable bahut.

Le comte Stroganof devait promptement lui enlever cette dernière espérance.

—Il est complètement inutile de le visiter, —dit-il,—ce meuble est toujours fermé, il ne contient que des papiers de famille. D'ailleurs, comme vous pouvez vous en convaincre, la serrure est à secret, et j'en porte toujours la clef sur moi.

Le comte montrait en même temps une petite clef de platine, suspendue à son gilet par une gourmette d'or.

—Alors ! —fit Chamoiseau en hochant la tête avec désolation,—l'oiseau est loin. Nous n'avons plus qu'à filer. Il va gagner la forêt d'Orléans ou celle de Vierzon, et bonsoir les voisins.

Et Chamoiseau suivi de Frémion se retira, avec force salutations.

En apparaissant sur le perron du château il cria aux gardes :

—C'était pas la peine de nous donner tant de mal... Le paroissien s'est envolé.

—Sonne la r-traite manquée, mon gars,—fit Bernard, le garde-chef de Lauriac, en s'adressant à La Rosée.

—Vous mangerez un morceau avant de partir, —leur dit le collègue des Souches. Et ensuite on vous remettra chez vous en voiture, car vous en avez lourd dans les jambes.

Cependant le comte, une fois la porte de sa chambre fermée, était demeuré debout, dans une attitude anxieuse, prêtant l'oreille.

S'approchant de l'une des fenêtres, il entendit les dernières paroles de Chamoiseau, le bruit des pas des gendarmes et des gardes qui rentraient dans les communs pour se restaurer.

Alors, quand tout fut retombé dans le silence, soigneusement, il referma la fenêtre et il alla ouvrir le grand bahut.

Et la tête hideuse, livide, de Romain apparut...

—En voilà une de souleur ! —murmura le bandit en claquant des dents.—Quelle fioussel ! Enfin ! Ils sont partis.

Le comte le regardait en pleine face.

Lui aussi était livide... A lui aussi ses traits étaient affreusement décomposés.

—Vous m'avez rendu complice du crime que vous avez commis,—dit-il d'une voix sourde,—j'exige maintenant que vous me donniez l'explication des paroles que vous avez prononcées.

VI.—LE PORTRAIT

Nous voilà forcés de revenir à Romain, au moment où il a grimpé aux gargouilles de la large gouttière, avec l'agilité d'un singe serré de près.

Il s'était glissé par l'entrebâillement de la fenêtre, se jetant à corps perdu.

Il rebondit doucement.

C'était sur un épais tapis de caoutchouc-éponge qu'il était allé choir.

La pièce dans laquelle il se trouvait était entièrement tendue de grands carreaux de claire céramique, représentant des oiseaux et des fleurs.

Un appareil à douches, une baignoire d'argent, de grandes vasques, puis, sur une toilette ornée d'une haute psyché, toute une série compliquée de flacons.

L'air était saturé d'une exquise senteur.

En un mot, c'était dans le cabinet de toilette de la comtesse Stroganof que Romain avait fait irruption.

Haletant, quasi pâmé, il s'était arrêté pour souffler.

Etendu sur le tapis moelleux, il prêtait l'oreille.

—Mâtin ! —murmura-t-il,—ça fleuse rudement bon ici... Mais faut pas flâner... Où vais-je aller ?... Ces carnes-là vont fouiller la maison racoin par racoin.

Il se releva et ouvrit doucement une des portes du cabinet.

Il était dans un petit salon également désert. Des meubles étranges contournés, des draperies aux couleurs voyantes.

Le plan de Romain était bien simple.

Il voulait traverser le château, gagner les sous-sols, sans être aperçu, et arriver à une sortie dérobée, grâce à laquelle il pourrait se faufiler dans le parc, lorsque l'agitation causée par la chasse à laquelle il venait de donner lieu serait un peu calmée.

Plus doucement encore il ouvrit la porte du petit salon.

Il pénétrait cette fois dans la chambre du comte Stroganof.

Cette pièce aussi était pour l'instant inoccupée. Le comte venait de la quitter à ce même moment.

Surpris par les cris des gendarmes et des gardes qui étaient parvenus à son oreille, il avait abandonné précipitamment la chaise longue sur laquelle il était à demi étendu, dépouillant une volumineuse correspondance, placée à portée de sa main sur une petite table, et il était sorti sur le palier du premier étage, afin de regarder par la galerie vitrée donnant de plain-pied sur le palier et s'ouvrant sur les pelouses, quelle pouvait être la cause de ce brouhaha ?

Pendant quelques instants a chambre était donc demeurée vide.

Romain, tournant autour de lui des yeux effarés cherchant une issue.

Cette porte entr'ouverte qui bâillait devant lui, ne lui disait rien qui vaille.

Ces lettres décachetées, dont les enveloppes gisaient à terre, l'avertissaient bien que le maître de céans allait incontinent revenir.

Le bahut, vaste, profond, aurait bien été un abri, mais ce pouvait être aussi bien un cul de basse-fosse, et d'ailleurs il était fermé à double tour.

Pris !... il était pris !... Cette fois, il n'y avait pas à dire.

Il se tordit les mains de désespoir.

Pas même une arme pour se défendre, pour vendre chèrement sa vie !...

Sur la servante en bois de bitte, placée près de la chaise longue, se trouvait une grande lampe qui éclairait toute la pièce.

Les stores baissés avaient empêché cette lueur de transparaître au dehors.

Romain s'empara de la lampe.

Une panoplie ornait un des panneaux de la chambre.

Eh bien ! là du moins il trouverait une arme, et, dame, il taperait tant qu'il aurait sang et force.

Ça ne le consolait guère, mais ce serait toujours ça.

Tout en tenant la lampe, en s'avançant vers la panoplie, il se heurta contre un obstacle qu'il n'avait point encore aperçu et qui lui barrait le passage.

C'était un chevalet en peluche rouge.

Ce chevalet portait une toile de grande dimension, un portrait de grandeur naturelle.

Il représentait une tête de femme.

Involontairement les yeux de Romain tombèrent sur la toile.

Et comme il remettait en place le chevalet qu'il avait failli faire tomber tout en murmurant :

Allons ! bon ! voilà que je vais faire du patard à présent, il s'arrêta, stupéfait.

—Ah ! bien ! —gronda-t-il,—j'ai la berlue ! Le portrait que Romain avait devant les yeux représentait, nous l'avons dit, une tête de femme.

C'était une adorable créature, jeune, fraîche, merveilleusement jolie et gardant dans ses grands yeux de velours une mélancolie pleine de tristesse.

De grands cheveux noirs bouclés s'éparpillaient autour de sa tête et retombaient sur ses blanches épaules.

—Ça ! c'est trop fort,—fit Romain.—Et c'est vivant !... C'est tapé !... C'est à jurer qu'elle va...

Il se reprit :

—J'oublie toujours...

—Enfin, c'est elle tout de même ou sa sœur, sa jumelle... Il n'y a pas de bon Dieu qu'il y ait deux créatures pareilles comme ça !... C'est-y curieux !...

Il ne pouvait détacher ses yeux du portrait.

Tout en le dévorant du regard, il réfléchissait. Tout un plan s'élaborait dans son cerveau.

—Au point où j'en suis, qu'est-ce que je risque !

—Pris pour pris, n'est-ce pas...

—Eh bien, alors !

Ce dernier mot prononcé, il replaça posément la lampe là où il l'avait prise et croisant ses bras sur sa poitrine attendit.

Le bruit imperceptible d'un pas léger sur un tapis se faisait entendre.

Le comte Stroganof regagnait sa chambre.

Il ouvrit la porte légèrement entrebâillée et s'arrêta sur le seuil.

Il venait d'apercevoir Romain planté droit devant lui.

Il allait appeler, crier.

Romain ne lui en laissa pas le temps.

—N'appellez pas,—dit-il d'une voix sourde—entendez-moi bien, n'appellez pas... cachez moi !... Sauvez-moi ! au contraire !... Et je vous rendrai le plus grand service que vous puissiez rêver !...

—Vous êtes fou !... —telle fut la réponse qui vint aux lèvres du comte.

—Non ! je ne suis pas fou, et vous allez bien voir... Voyez ce portrait... Eh bien !... je connais la personne que représente ce portrait là.